



Jean Giono
Œuvres romanesques
complètes

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION
DE PIERRE CITRON ET LUCE RICATTE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JEAN GIONO

*Œuvres
romanesques
complètes*

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION
DE PIERRE CITRON ET LUCE RICATTE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1972, pour les notices,
les appendices, les notes et le relevé de variantes.*

PASSAGE DU VENT¹



JEAN LE BLEU

JEAN LE BLEU

CHAPITRE PREMIER

La route aux peupliers. — « Sire ». — Djouan. — Le scapulaire.

Les hommes de mon âge, ici, se souviennent du temps où la route qui va à Sainte-Tulle était bordée d'une épaisse rangée de peupliers. C'est une mode lombarde de planter des peupliers le long des routes. Celle-là s'en venait avec sa procession d'arbres des fonds du Piémont. Elle chevauchait le mont Genève, elle coulait le long des Alpes, elle venait jusqu'ici avec sa charge de longues charrettes criantes et ces groupes de terrassiers frisés qui marchaient à grands pas en faisant flotter des chansons et des pantalons housards. Elle venait jusqu'ici mais pas plus loin. Elle allait avec ses arbres, ses tape-culs et ses Piémontais jusqu'à la petite colline de Toutes-Aures¹. Là, elle regardait par là-bas derrière. Ce qu'elle voyait, de là, c'était dans les fonds brumeux le poudroyant Vaucluse, boueux et torride, fumant comme une soupe aux choux. De là, ça sentait le gros légume, le riche et la plaine. De là, par beau temps, on voyait l'immobile pâleur des fermes fardées de chaux et le lent agenouillement des paysans gras dans l'alignée des serres à primeurs. De là, par jour de vent, montait l'odeur bouillonnante des lourds fumiers et le corps déchiqueté et sanglant des orages du Rhône. Les peupliers s'arrêtaient ici. Les charrettes coulaient à gros hoquets dans la gueule des auberges de roulage avec leur chargement de farine

de maïs et de vin noir. Les terrassiers disaient : *Porca madona*¹, ils éternuaient comme des mulets à qui on souffle de la fumée de pipe et ils restaient de ce côté-ci de la colline avec les peupliers et les charrettes. La grande auberge s'appelait : *Au Territoire de Piémont*².

Ici, les terres étaient, à l'époque, des prés et de doux vergers qui esplendissaient en un printemps magnifique dès que le chaud remontait la Durance. Ils étaient dressés à connaître l'approche des grands jours. À quoi? On ne sait pas; à quelque cri d'oiseau, ou bien à cette flambée verte qui illuminait les collines aux soirs d'avril. Le tout est qu'ils commençaient à tressaillir quand le givre était encore dans l'herbe et, un beau matin, juste au moment où le chaud, tout bleu, pesait sur la Durance charnue, les vergers habillés de fleurs chantaient dans le vent tiède. Ça, nous l'avons tous vu quand nous n'étions encore que des enfants noirs, en blouse d'école.

Je me souviens de l'atelier de mon père. Je ne peux pas passer devant une échoppe de cordonnier sans croire que mon père est encore vivant, quelque part dans l'au-delà du monde, assis devant une table de fumée, avec son tablier bleu, son tranchet, ses ligneuls, ses alènes, en train de faire des souliers en cuir d'ange, pour quelque dieu à mille pieds.

Je connaissais les pas nouveaux dans l'escalier, j'entendais ma mère qui disait en bas :

« C'est au troisième, montez, vous verrez la lumière. »

Et la voix qui répondait :

« *Grazie, signora.* »

Et puis les pas.

Ils trébuchaient tous sur cette marche de grès, en arrivant^a presque au premier. Le palier tout descellé cliquetait sous les gros souliers. Les mains s'appuyaient aux deux murs dans l'ombre.

« En voilà un », disait mon père.

L'homme cherchait la poignée de la porte. Elle était cachée et, un peu folle, elle n'ouvrait pas du premier coup.

« *Putana!* »

— C'est un Romagnol », disait mon père.

Et l'homme entra.

Je me souviens qu'il leur donnait toujours la chaise

près de la fenêtre, puis qu'il relevait ses lunettes; il se mettait à parler en italien à l'homme assis, carré, les mains aux cuisses, tout parfumé de velours neuf et de vin. Des fois, c'était long. Des fois, le sourire venait presque tout de suite. Mon père parlait sans gestes, ou bien à gestes lourds, parce qu'il avait un soulier dans une main et dans l'autre main le tranchet. Il parlait tant qu'il n'avait pas vu le sourire. L'autre avait beau sortir des papiers, taper du dos de la main sur les papiers :

« *Porca di dio!* »

Tant que le sourire n'était pas venu, mon père parlait et, des fois, l'autre disait alors dans un souffle :

« *Che bellezza!* »

Puis, il souriait.

Ils ne venaient d'ailleurs pas tout de suite chez mon père; je ne sais même pas par quel miracle ils y venaient. Cela devait se transmettre chez eux comme une science d'hirondelle, ou bien marqué dans quelque coin de l'auberge, gravé au couteau sur le mur. Un signe, un rond et des croix, une étoile, un soleil, une chose qui devait dire dans leur langue malheureuse :

« Allez chez le père Jean. »

Un signe qu'on ne devait voir que lorsqu'on était perdu, perdu comme de pauvres petites souris, un signe qui devait être marqué sur le mur à pleurer, le mur où on s'appuyait du coude pour pleurer. On s'appuyait pour pleurer et puis on devait voir le signe gravé dans la pierre et on venait chez le père Jean.

Quand je me tenais près du montoir pour voir naviguer les longues charrettes chargées de vin, je voyais arriver aussi des Romagnols et des Canavezzani². Ils chantaient le *dolce amore*. Ils avaient le large feutre planté de travers, l'épaule heureuse, et ils s'arrêtaient sur le grand écart de leurs jambes pour regarder passer les filles. Entre ce moment-là et le temps où il fallait monter notre escalier en se tenant au mur des deux côtés, il y avait des bombances et des parties de *mora*³ à s'éborgner tant à la fin les têtes étaient ballantes et les doigts de fer.

D'abord le sourire. Ensuite, mon père écrivait des lettres au roi d'Italie. À cette époque, j'avais grande confiance aux lettres au roi d'Italie. J'admirais cette

humble planche de cordonnier, cet encrier d'un sou, ce porte-plume où la plume était liée au bois par une soie de porc, et puis la main de mon père toute mâchurée d'égratignures noires et qui tournait lourdement en écrivant « Sire ».

Maintenant^a, je sais, père, c'est toi seul qui faisais les miracles.

« Montez, vous verrez la lumière! »

Ce soir-là, nous allions descendre. C'était l'heure de la soupe, en plein. Mon père avait déjà la lampe de cuivre à la main.

« Attends », dit-il.

On chantait dans l'escalier et c'était un pas sûr et rapide; un pas qui y voyait en pleine nuit par prescience, qui connaissait l'aplomb des âtres.

« Je me demande qui c'est », dit mon père.

L'autre venait vers nous à travers la nuit et les murs et les ombres sonores de notre couloir, et le mystère religieux de notre ancien couvent de maison. Il chantait.

« Qui ça peut être? »

C'était un bel homme jeune et blond. Il emplissait toute la porte. Un gros béret de bure marine, tiré en pointu au-dessus de son front, faisait autour de sa tête une auréole en forme de cœur.

« *Torino*? dit mon père.

— Turin, oui, dit l'autre en un français à peine un peu piqueté. Commune de San Benedetto. »

Il se mit à parler tout de suite. Il n'y avait pas pour celui-là la ressource du sourire : il souriait de tout son large; il n'était que sourire. Il avait en même temps une telle aisance de gestes, un balancement si huileux du torse, un éventement si sûr de ses longs doigts, il avait tant d'équilibre à être beau, jeune et blond, qu'il envoûtait par la seule grâce de son mouvement de vie.

« *Christou*, disait-il, c'est peut-être moi le plus malade. Ça m'a été dit de venir vous voir. C'est ici? »

— Oui, c'est ici », dit mon père.

L'homme regarda ce pauvre atelier noir, avec sa litière de hachures de cuir et les grandes chandelles de toiles d'araignée qui pendaient du plafond.

« Explique-toi^b si ça presse, sinon reviens demain. Tu vois, on allait descendre à la soupe.

— J'ai vu, dit l'homme, la table est dressée en bas, mais la patronne m'a dit de monter. Eh! oui, ça presse.

— Alors?

— On m'aime trop », dit-il.

Mon père posa la lampe de cuivre sur le coin de la machine à coudre, il sortit son cornet de tabac et il bourra sa petite pipe de terre blanche.

Mon père eut le temps de bourrer et de fumer trois pipes. C'étaient, il est vrai, de petites pipes Gambier, de la marque *Aristophane*, pas plus grosses de fourneau qu'un dé de jeune fille. Je le regardais fumer, non plus à la posette comme il faisait à son habitude, mais régulier comme une pompe, il tirait sur le tuyau et soufflait la fumée sans arrêt. Dessous ses épais sourcils, ses yeux noircissaient. Il avait dit deux ou trois fois : « Après, après, vite », du temps qu'ayant lâché de l'œil le jeune homme blond, il tirait le tabac de son cornet.

Je comprenais mal ce que disait l'homme. Ça coulait de lui comme une chanson plaintive, un gémissement de chien affamé de caresses. Des mots tombaient en moi comme des pierres sur de l'eau plate; j'étais tout ému de cercles frissonnants qui s'arrondissaient en faisant trembler mon cœur ou brisaient soudain dans ma gorge une petite vague d'eau amère et froide. Ça n'avait pour moi que la force d'une chanson, mais toute la force d'une chanson. Il en était transfiguré, le parleur, comme huilé d'une lumière plus riche d'huile que la lueur pâle de notre lampe de cuivre. J'entendais des villages neufs éclore autour de moi en des éclatements de graines et vivre avec leur ruissellement de charrettes, d'araires, de torrents, de troupeaux, des envols de poules, d'hirondelles et de corbeaux. Des montagnes se gonflaient sous notre parquet, me portant tout debout jusqu'aux hauteurs du ciel, comme la houle de quelque géante mer. Et j'étais là-haut, pauvre naufragé extasié, déchiré de mon père, arraché du bon havre solide de sa bouche, de la belle frondaison pleine d'oiseaux qu'était sa barbe, de la molle colline de ses joues; j'étais là-haut dans l'écume de la haute vague, seul, nu, meurtri, râpé jusqu'au sang par un terrible sel, mais en face d'un large pays neuf, arène de tous les vents, de toutes les pluies, de tous les gels, et le grand cyclone bleu de

la liberté se vautrait devant moi dans des étendards de sable.

Mon père retira la pipe de sa bouche.

« Pauvre couillon », dit-il.

Il le disait^a à cet homme blond qui, tout d'un coup, parut cassé et mort comme si on avait fouillé dans son ventre à pleins doigts et retiré le petit mécanisme qui faisait aller les doigts et la langue dans le bel ordre séduisant.

Mon père resta un moment à regarder l'homme immobile et muet.

« Tu t'appelles ? »

— Djouan. »

Il prit la lampe.

« Viens manger la soupe avec nous. »

On descendit, moi second, l'escalier où mon père portait la lumière. Derrière moi, le pas de Djouan cherchait les marches. Il s'embroncha. Il se retint à mon épaule.

« *Pardoun, boccia*¹ », j'entendis qu'il disait humblement à voix basse.

Ma mère fit les quelques moues qu'elle faisait d'habitude et les haussements d'épaules derrière la porte du placard. Moi, j'avais pris déjà l'assiette à la planche de l'évier.

« Place-le là, dit mon père, en face de la glace. Enlève ton béret, il lui dit. Mets-toi à ton aise. C'est de la soupe de pauvre que tu vas manger. »

On servit la soupe à la saucisette. Ma mère demanda à Djouan s'il aimait les pommes de terre écrasées ou entières. Il s'était détourné. Il avait léché la paume de sa main pour lisser ses cheveux.

« Pauline, dit mon père, tu te souviens d'être passée à Chorges ? »

— Non, dit ma mère.

— Quand tu es allée à Remollon, avec le petit².

— J'ai été malade dans la voiture ; j'ai rien vu.

— Cet homme vient de Chorges, dit mon père. Et il y a fait des saloperies. »

Je me souvenais, moi, de ce village de la route. Un camp volant, un campement de pierre, une halte de voyageurs. Les nuits et les jours pleins de grincements d'essieux, de craquements de roues, de claquements

de fouets, de grondements de diligences, de cris, d'appels. Dans le sillage des lourdes charrettes quittant l'auberge écumait l'odeur rousse des écuries. Les garçons balançaient des lanternes. Une fille courait après un tilbury. La patache de Gap partait haut bâchée en accrochant toutes les branches des platanes. Du côté de l'Italie, les chevaux qui sentaient l'étape hennissaient dans les détours de la montagne. Je me souvenais de notre arrivée à la nuit tombante. On avait froid. Un air glacé passait au joint des vitres. Le postillon tapait du pied pour se réchauffer. Les chevaux fumaient dans la lumière du fanal comme si on les avait baignés d'eau bouillante. La route sonnait dure sous les roues. Je voyais ma mère toute pâle, toute gémissante, les lèvres sans couleur, et sa tête qui tapait contre le bois de la voiture. Dehors, rien qu'un val de schistes nus, un torrent vert et tout tordu, la nuit et le vent. Et puis, ça avait été soudain, à pleines vitres, le gros rire d'une auberge large ouverte, éclairée jusqu'au fond du gosier. Un homme en veste de peau de mouton fumait la pipe devant la porte. La voiture s'arrêta. Ça sentait l'âtre, l'assiette et la lampe.

« Dans Chorges même? demanda mon père.

— Non, dit Djouan, dans une ferme.

— De quel côté?

— La Menestre.

— Qu'est-ce que tu faisais là?

— Comme ça. »

Ça voulait dire : bien sûr, je n'avais rien à y faire, mais le hasard l'a voulu.

« Je m'étais arrêté avec un pied malade, dit Djouan.

— La femme ou la fille? dit mon père.

— La femme.

— Laisse-le manger, dit ma mère.

— Il n'a qu'à manger en même temps », dit mon père.

Il avait sous la barbe son menton dur. Il ajouta :

« L'homme non plus ne doit pas manger, là-haut.

— Je me fous de l'homme, dit Djouan.

— Et de ce que tu as tué son sommeil et son appétit?

— Je me fous aussi.

— Et de ce que tu as pris à celui-là ce qui était tout entièrement à lui?

— La femme l'aime plus. Elle m'aime moi. Elle est à mon bon goût. Elle est jeune ; c'est la liberté.

— C'est pas de ça que je parle.

— Il faut penser aussi, dit ma mère...

— Je parle, dit mon père, de sa paix. »

Djouan avait sorti son grand couteau montagnard, large à la corne comme une serpe et plus fin de fil qu'un saignoir de boucher.

« Comment, sa paix ?

— Je connais ces fermes là-haut, dit mon père. Tu les connais, toi ?

— Oui, c'est pareil en Suza¹.

— Bon, pour vivre là il faut sa paix.

— Je me fous aussi.

— Non, dit mon père.

— Je te dis que je me fous aussi, dit Djouan.

— Qu'est-ce que tu as autour du cou ? »

Mon père pointa son doigt vers le cou de Djouan et je vis une ficelle rouge.

« La Madona. »

Il tira un scapulaire d'étoffe où saignait un cœur couleur d'orange.

« J'ai parlé de la paix », dit mon père.

La soupe était mangée.

« C'était son aide et son assistance, dit alors mon père. L'homme c'est comme une balle élastique. À des moments, pour qu'il remonte, il faut qu'une chose tape sur lui ; de sa propre force il ne peut pas. S'il est seul, il fait deux ou trois sauts dans l'herbe et il y reste mort. Compris ? »

Il avait fait avec la main l'imitation du jeu de balle. Il continua :

« Il a la femme, tant que tu la lui laisses, tant qu'il ne sait pas. Toi, tu as la médaille.

— Je veux qu'on ait pareil », dit Djouan.

Il trancha la ficelle avec son couteau. Il plaqua le cœur d'étoffe sur la table.

« Je te le laisse. »

Au bout d'un temps, il dit encore :

« Ça va, patron ? »

Il avait gardé sa main sur le cœur sanglant. Il disait « patron » à mon père qui n'était le patron de personne, même pas de lui-même. Il avait les lèvres tremblantes

et les yeux larges de celui qui voit venir la mort.
« Un peu mieux, dit mon père. Comme ça, c'est plus juste. »

Djouan retira lentement sa main. Il se dressa. Il mit son béret.

« Compagnie ! » dit-il en dressant sa main gauche en l'air pour le salut.

Il ouvrit la porte et il s'en alla, la laissant ouverte. Dehors, il pleuvait¹.

CHAPITRE II

*Antonine et les deux Louisa. — Le couvent. — Sœur
Dorothée. — Sœur Clémentine. — La vierge morte.*

J'allais à l'école chez les sœurs de la Présentation². C'étaient généralement des ouvrières de ma mère qui m'y conduisaient. Tantôt Antonine, tantôt Louisa, tantôt une autre Louisa.

Antonine était brusque et rousse; sa main dure secouait mon poignet. Elle allait à grands pas. Elle riait en regardant les garçons et alors on voyait ses lèvres étroites s'ouvrir comme fendues au couteau sur des dents éclatantes. Elle avait, à ces moments-là, un regard tout amassé au coin de l'œil comme si elle avait fait couler toute cette boue violette qui était son regard d'habitude dans le pointu de son œil pour le verser, de là, comme du canon d'une burette dans l'œil des garçons. Je le voyais bien, moi. J'avais peur, chaque fois, de retrouver après le regard des orbites blanches, et de voir le garçon s'en aller en courant avec la couleur d'Antonine... On pouvait tout craindre; car, en me quittant à la porte grillagée de l'école, elle avait pour moi le même regard, et je savais bien, moi, que tout le reste du jour était ocellé de lunules^a violettes et que je ne pouvais plus rien regarder : ni fleurs, ni buis, ni statues de vierge, sans être entouré du fourmillement dansant et luisant de cette constellation.

La première Louisa était lisse, douce et blanche comme une dragée. Avant de partir, elle se tournait

vers la glace, luâtrait ses cheveux, arrangeait son col de dentelle, sortait sa petite boîte à poudre.

« Oui, Louisa, disait ma mère; ça va, ma fille. »

Louisa avait de petites mains frémissantes et tièdes comme des oiseaux. À chaque galopade de chevaux ou cris des rues, elle me tirait contre elle, elle me serrait contre elle à me faire toucher sa cuisse de la tête. Et chaque fois je m'étonnais de sentir sous ses jupes cette grosse chose mouvante et chaude. Se pouvait-il qu'il y eût sous ces jupes — toujours propres, toujours taillées au fin ciseau, et fraîches, et fleuries comme des haies d'aubépines — se pouvait-il qu'elles fussent pleines d'une bête nue et ronronnante? Louisa avait des yeux clairs et ronds qui regardaient toujours en face avec l'innocence d'une enfance qui s'était continuée à travers sa beauté et par sa beauté. Elle faisait face au vent et à la rue, à la rue qui ruisselait de chevaux, de portefaix, de brouettes et d'hommes portant des planches; elle faisait face à tout avec son visage de dragée et ses beaux yeux calmes. Oseriez-vous? semblait-elle dire. Ce petit enfant-là et moi, moi? Ce moi était si doux, si lisse et si blanc! J'enfonçais mes petites mains dans la tiédeur de ses mains. Je la regardais; elle me souriait. Nous marchions du même pas, moi me forçant un peu pour atteindre au rythme vélivole et longuement balancé de sa marche à hauts talons^a, et parfois elle chantonait un chant léger tout parfumé de son odeur et qui nous portait, elle et moi, comme un nuage.

Un nuage!

C'est un nuage qui aurait dû habiter ses jupes et non pas cette bête chaude que je n'avais jamais vue, que j'aurais bien aimé voir — bien aimé, non, en tout cas, avec une grande peur — et qui grondait sourdement dessous Louisa innocente. Au grillage, elle se penchait vers moi, elle m'embrassait et j'entrais à l'école en me léchant les lèvres.

Louisa seconde ne venait pas souvent. Elle ne s'en plaignait pas. Moi non plus. Elle ne parlait jamais. Elle travaillait. Elle ne levait jamais les yeux. Elle travaillait. Elle m'accompagnait vite, vite. Elle languissait de travailler. Elle était de la campagne. Son père avait une grande ferme. Elle avait pris pension chez nous et elle

apprenait le repassage chez ma mère moins pour en faire son métier que pour acquérir le coup de poignet de la ménagère accomplie. Ses grosses couleurs, ses grosses mains, son gros bon sens, son pas solide, tout était motif à rire à l'atelier. On la sentait carrée. Elle portait son porte-monnaie dans une poche d'étoffe pendue sous sa robe, et, quand elle entra dans un magasin pour un achat, elle cherchait un coin pour soulever sa robe. Avec elle, c'était une marche à la muette où je me faisais un peu tirer. Elle y mettait toute la raideur nécessaire pour me faire sentir que, dans cette promenade vers l'école, c'était elle la maîtresse, mais elle avait en même temps pour le beau petit garçon que j'étais toute la souplesse qu'il se doit.

Beau petit garçon ! Je veux dire quant à l'habit, car, pour le reste, j'avais une ingrate figure allongée et maigre où se voyaient seuls des yeux tendres. Mais dans quel majestueux col empesé s'emboîtaient mes épaules et dans combien de mains s'était gonflée et élargie la magnifique soie bleu ciel de ma lavallière avant de me confier à Louisa seconde ! On savait qu'il ne fallait pas compter sur elle si quelque chose de ma toilette se défaisait en route et on ne me livrait à ses bonnes mains râpeuses que fin prêt et tout luisant. Nous partions. D'en bas, quand je levais le nez, je pouvais seul savoir que Louisa seconde avait des yeux verts, à en juger par la lueur qui, de la lisière de ses paupières baissées, surveillait la place où elle et moi mettions les pieds. Elle était pour moi sans mystère. Je n'avais pas peur de la perdre en la quittant au grillage ; je savais la retrouver le soir, toujours pareille, et elle me disait, avant de s'en aller :

« Si vous avez besoin de faire pipi, demandez-le. »

Elle était la seule à me dire « vous ».

Je l'ai revue l'autre an...

Je les ai revues toutes les trois d'ailleurs, dans ces années dernières, et j'ai dit :

« Antonine ! »

Puis :

« Tu étais une sacrée vieille tourte quand même ! Tu te souviens quand tu m'avais fait coucher dans la corbeille à linge, ce dimanche du costume neuf, et que tu m'avais fait tomber dans le ruisseau ? »

— Ne m'en parle pas, elle a dit, ta mère doit encore en trembler. »

J'ai salué le mari de Louisa première et j'ai serré la main à son grand garçon, et je les ai écoutés parler tous les trois. Je pensais qu'au fond j'ai toujours été un peu amoureux d'elle. Elle est toujours pareille, sans changement.

Mais, à Louisa seconde, ça a été plus fort que moi, j'ai dit : « Mademoiselle Louisa. »

Elle est restée toute seule la maîtresse de sa ferme. On la sent aigrie et dure, tendue de toutes ses forces vers un but qui n'est pas un but de femme. Et maintenant, elle vous regarde bien en face, trop en face, avec des yeux suppliants et incendiés.

Le jardin de notre école était pareil à un gros fruit plein de chair et de jus. Les murs qui le pressaient le faisaient jaillir et bouillonner; il en coulait des lilas de partout; les grands buis éclaboussaient d'ombres et d'odeurs les murs de notre petite classe et le lierre écumant d'abeilles bavait comme de la mousse de confiture du haut mur de la terrasse. Les allées étaient pavées de petits cailloux plantés de champ. Sœur Dorothée était la paveuse. On la trouvait toujours, et toujours tout à coup, accroupie dans une bulle d'ombre. Elle alignait ses petites pierres en des arcs de cercle dont la largeur du chemin ne laissait apercevoir qu'un segment : le segment visible et paisible abrité par le couvent; le reste du cercle s'en allait en fumée dans le jardin, dans le monde là-bas, loin, loin, au-delà des murs et des collines qu'on apercevait un peu, et dieu seul sait par où il s'en allait tourner avant de revenir dans les mains de sœur Dorothée.

Nous avions vite su qu'il s'agissait là d'un travail de punie et qu'il fallait avoir péché pour aligner des petites pierres de couleur. C'était toujours sœur Dorothée. Elle n'avait guère plus de raison que nous autres. Nous allions la trouver en marchant à quatre pattes derrière les buis. On était vite nez à nez.

« Où allez-vous? disait-elle à voix basse.

— On vient vous voir.

— Cachez-vous. »

On se cachait.

« Qui surveille la cour? demandait-elle.

— Sœur Philomène.

— Alors, il y en a au moins cinq de punis déjà.

— Six.

— Et vous quatre qui allez l'être pour être venus me voir, ça va faire?

— Dix! On vous aide?

— Non, ça m'amuse.

— Vous voulez du chocolat?

— Qui en a?

— Moi. »

Elle s'essuyait les mains à l'envers de sa robe.

« Venez », disait-elle.

C'était^a une cachette sous un gros laurier-rose. Il avait tant d'odeur et une odeur si forte qu'on était ivre rien que d'entrer là-dessous. Cette odeur pesait sur mes yeux. En un rien de temps tout se déformait de ce qui était visible pour moi. Dans l'ombre bleue, le visage de mes petits camarades fondait comme du cierge allumé, fondait et coulait, et il y en avait des taches dans l'herbe, et il y en avait des taches dansantes dans l'ombre, comme des morceaux de suif fondu qui y flottaient, portant un œil, une bouche, une oreille, ou la petite fenêtre rouge et luisante d'une joue. Sœur Dorothée s'allongeait dans l'herbe. Elle y devenait un monde noir bossué de montagnes et de collines, creusé de vallées sèches et silencieuses, sans eau, sans arbres, toute déserte et comme détestée. Seul vivait le monde heureux de son visage où sa bouche mangeait du chocolat, où sa lèvre faisait un bruit enfin humide, où, sous le glissement oblique d'un rai de soleil, sa joue se veloutait d'un duvet blond que dans mon ivresse d'odeur je voyais onduler et voguer comme un vaste océan d'herbes mûres.

Nous restions là en respirant à peine. Là-bas, la cour carrelée de grandes dalles sonnait sous les courses et les jeux; les murs grésillaient de toute une friture de cris; on entendait sonner les anneaux de fer du portique et les câbles du trapèze qui grinçaient dans leurs crochets. Dans la petite classe, trois punis épelaient la leçon à voix égale.

Le laurier était vraiment gros et fort comme un homme.

NOTICES, APPENDICES, NOTES
ET VARIANTES

<i>Note sur l'appareil critique de cette édition</i>	1189
--	------

JEAN LE BLEU

<i>Notice</i>	1191
<i>Note sur le texte</i>	1233
<i>Appendices</i>	
I. <i>Préface de Jean le Bleu (1956)</i>	1234
II. <i>Le Soliloque du beau ténébreux</i>	1236
III. <i>Au territoire de Piémont [I]</i>	1237
IV. <i>Au territoire de Piémont [II]</i>	1240
V. <i>Journal de Louis David</i>	1242
<i>Notes et variantes</i> ;	1243

LE CHANT DU MONDE

<i>Notice</i>	1261
<i>Note sur le texte</i>	1282
<i>Appendice (prière d'insérer)</i>	1283
<i>Notes et variantes</i>	1283

QUE MA JOIE DEMEURE

<i>Notice</i>	1324
<i>Note sur le texte</i>	1347
<i>Appendices</i>	
I. <i>Avant-propos</i>	1348
II. <i>Les Vraies Richesses (préface, 1936)</i>	1349
III. <i>Appendice à la Préface des Vraies Richesses</i>	1357
<i>Notes et variantes</i>	1358

BATAILLES DANS LA MONTAGNE

<i>Notice</i>	1389
<i>Note sur le texte</i>	1434
<i>Appendices</i>	
I. <i>L'ébauche de Grenoble</i>	1434
II. <i>Le dialogue avec la bergère</i>	1435
III. <i>Lettre de Giono à M. Émile Fiorio</i>	1438
IV. <i>Le dialogue de Saint-Jean et de Marie</i>	1439
<i>Notes et variantes</i>	1444

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

JEAN LE BLEU

LE CHANT DU MONDE

QUE MA JOIE DEMEURE

BATAILLES DANS LA MONTAGNE

Notices, notes et variantes